

L'Effraction Traumatique chez le Personnage de Hania dans "La Femme sans Sépulture" d'Assia Djébar : Une Analyse Psychologique et littéraire.
The Traumatic Breach in the Character of Hania in "La Femme sans Sépulture"
by Assia Djébar: A Psychological and Literary Analysis

*Kefsi Nadia **

Université Mohamed Ben Ahmed-Oran 2
Nadia.kefsi@univ-msila.dz

Belkacem Dalila

Université Mohamed Ben Ahmed-Oran 2
belkacem_dalila@yahoo.fr

Résumé :

"La Femme sans Sépulture" d'Assia Djébar est une œuvre profonde et émouvante qui plonge dans les expériences des femmes pendant la guerre d'indépendance algérienne. Au cœur de ce roman se trouve le personnage de Hania, dont le parcours est marqué par une série d'épreuves traumatisantes. Cet article propose une analyse psychologique et littéraire de ces traumatismes et de leur impact sur la construction narrative du roman, mettant en lumière la manière dont Assia Djébar donne voix à la résilience et à la souffrance des femmes algériennes

Informations sur l'article

Reçu

27/04/2025

Acceptation

26/05/2025

Mots clés:

- ✓ Enseignement-apprentissage
- ✓ évaluation

L'Effraction Traumatique chez le Personnage de Hania dans "La Femme sans Sépulture" d'Assia Djébar : Une Analyse Psychologique et littéraire.

	✓ Compétences linguistiques ✓ Mémoire de recherche ✓ Rendement universitaire
Abstract:	Article info
<i>"La Femme sans Sépulture" by Assia Djébar is a profound and moving work that delves into the experiences of women during the Algerian War of Independence. At the heart of this novel is the character Hania, whose journey is marked by a series of traumatic trials. This article offers a psychological and literary analysis of these traumas and their impact on the narrative structure of the novel, highlighting how Assia Djébar gives voice to the resilience and suffering of Algerian women</i>	Received 27/04./2025 Accepted 26/05/2025
	Keywords: ✓ Teaching and learning ✓ Assessment ✓ Language skills ✓ Research dissertation ✓ Academic performance

1. INTRODUCTION

En psychologie, l'effraction traumatique renvoie à l'empreinte émotionnelle intense et persistante qu'un événement traumatisant peut laisser sur l'équilibre psychologique d'un individu. Ce concept est souvent utilisé pour qualifier des situations où une personne est confrontée à des expériences mettant en péril son intégrité, qu'elle soit corporelle, psychique ou affective. Selon Sándor Ferenczi, « le choc peut être provoqué par une commotion psychique sans qu'il y ait de contribution physique. » (Éd. 2014, p.34). Selon ce psychanalyste, le fait de faire revivre le traumatisme au patient facilite la résolution du traumatisme (Ibid., P.41), une approche que Sigmund Freud rejette d'abord avant de finir par l'accepter. En 1939, Freud examine aussi bien les conséquences néfastes que les bénéfices du traumatisme : les premiers « tendent à ce qu'aucun aspect des traumatismes oubliés ne puisse être rappelé ou reproduit », tandis que les seconds sont des « tentatives de réactualiser le traumatisme [...] afin de revivre une répétition. » (Éditeur, 1993, p.163)

L'effraction traumatique est une notion employée en psychologie afin de caractériser l'effet émotionnel intense et fréquemment persistant d'un événement traumatisant sur le bien-être psychologique d'un individu. On associe fréquemment ce terme aux contextes où une personne est confrontée à des incidents ou des expériences qui mettent en péril son intégrité physique, mentale ou affective.

Selon le psychanalyste Sándor Ferenczi, « le choc peut être provoqué par une commotion psychique sans qu'il y ait de contribution physique. » (Éd. 2014, p.34). Selon Ferenczi, le fait de faire revivre le traumatisme au patient facilite la résolution du traumatisme (Ibid., P.41), une approche que Sigmund Freud rejette d'abord avant de finir par l'accepter.

Même si Freud (1939) ne s'est pas servi du terme "Effraction traumatique", ses recherches sur la théorie du traumatisme ont constitué le fondement de notre interprétation contemporaine de l'effet psychologique des événements traumatiques et ont façonné le développement de cette notion dans la psychanalyse. Dans la littérature actuelle, le traumatisme, sujet central, est illustré par des histoires qui examinent la défaillance de l'intégrité psychologique d'un individu. Cette revue analyse la manière dont des auteurs, en recourant à des méthodes telles que la narratologie et la théorie des genres, organisent leurs histoires afin de représenter ces vécus traumatisants.

Des récits tels que *La Route* de Cormac McCarthy, *Beloved* de Toni Morrison et *American Psycho* de Bret Easton Ellis déploient des approches narratives comme la fragmentation, les retours en arrière et des procédés stylistiques avant-gardistes pour illustrer le traumatisme. Des œuvres telles que *Night* d'Elie Wiesel et *The Things They Carried* de Tim O'Brien interrogent la manière dont les individus ayant vécu des expériences traumatisantes tentent de les appréhender. Elles mettent également en lumière leur résilience et leur capacité à se reconstruire, à travers des récits où l'espoir et la rédemption occupent une place essentielle.

En littérature, l'effraction traumatique se manifeste comme une trame récurrente ou un motif narratif dans lequel un personnage, ou un groupe de personnages, est confronté à des événements marquants qui bouleversent profondément son existence et son équilibre psychologique. Ce sujet apparaît fréquemment dans des œuvres relatant des crises, des situations de rupture ou de choc, mais aussi des conflits, des violences, des abus, des pertes affectives ou des catastrophes naturelles. Ces éléments façonnent le parcours des protagonistes et influencent le déroulement du récit.

Certaines œuvres littéraires s'intéressent particulièrement au cheminement des personnages vers une forme de guérison après un traumatisme, mettant en avant leur lutte pour dépasser les séquelles émotionnelles et retrouver un équilibre, voire un salut.

À travers ses écrits, Assia Djebar donne une voix aux traumatismes sous diverses formes : blessures physiques, fractures psychologiques et silences imposés. Elle met en évidence comment les femmes algériennes, malgré leur marginalisation, portent la mémoire d'un passé marqué par la guerre, la violence coloniale et l'oppression patriarcale. En révélant ces

L'Effraction Traumatique chez le Personnage de Hania dans "La Femme sans Sépulture" d'Assia Djébar : Une Analyse Psychologique et littéraire.

souffrances, Djébar fait de la littérature un instrument de résilience et de réappropriation identitaire. Ses œuvres dévoilent les différentes facettes du traumatisme et ouvrent la voie à une réinterprétation de l'histoire par celles et ceux qui en avaient été exclus.

Le traumatisme occupe une place centrale dans l'univers littéraire d'Assia Djébar. Elle y explore les répercussions de la guerre, de la colonisation et du deuil sur la psyché et les émotions des individus. Elle donne une voix à ceux qui souffrent en silence, en particulier les voix de femmes mises à l'écart par la société et l'histoire. Elle souligne les traumatismes qui affectent la mémoire et l'identité, en plaçant la résilience au cœur de son propos : « Ces femmes sont sans nom. Leurs visages se perdent dans l'obscurité : Elles ne sont présentes que par leur absence, comme des absentes » (Djébar, 1985, p. 61). Djébar utilise aussi le thème du silence pour mettre en évidence la rupture traumatique et comment le traumatisme est réprimé, conservé dans l'obscurité par la société et l'histoire, entravant la réappropriation de leur identité par les femmes : « Le silence est le domaine des opprimées. C'est comme une prison qui les enferme » (Ibid., p. 129).

Djébar a également mis en avant le corps féminin comme signe du traumatisme, en analysant la manière dont la colonisation et les normes patriarcales portent atteinte non seulement à l'esprit mais aussi au corps des femmes. Ces personnages témoignent de la souffrance inhérente à leurs corps, espace de répression et de mémoire traumatisante : « Mon corps est un champ de bataille, une terre où sont gravés les stigmates de l'histoire » (Djébar, 1995, p. 87).

Djébar emprunte le personnage de Hania du roman "La femme sans sépulture", en se focalisant sur le traumatisme de la révolution algérienne, dans le but de démasquer les peines de ces femmes torturées par des violences intenses. Les maux de Hania montrent, d'un côté, un traumatisme individuel, d'autre côté, une souffrance collective, transmise par l'histoire algérienne. Hania raconte : « La guerre nous a anéantis, une lésion interminable qui continue de suppurer. Il n'y a pas de trêve pour celles qui ont éprouvé la souffrance » (Djébar, 2002, p. 45).

En effet, cette recherche vise à examiner comment les épreuves traversées par Hania reflètent à la fois des traumatismes individuels et des souffrances partagées par une communauté et engendrés par la guerre d'indépendance algérienne et la perte. Aussi, elle vise à analyser la façon dont ces expériences traumatisantes influent sur la structure narrative du livre.

En examinant ces traumatismes d'un point de vue psychologique du personnage de Hania, nous tenterons d'éclaircir la manière dont Assia Djébar énonce et révèle la résilience et la douleur des femmes algériennes, tout en soumettant une analyse poussée de la mémoire, de l'identité et de la guérison dans des situations d'affrontement et de désaccord.

L'obsession pour la perte et l'absence comme zone de l'incursion traumatique.

Hania vit l'absence du corps de sa mère tel un gouffre qui ne cesse de s'approfondir en elle. Elle est fixée sur la quête du corps de Zoulikha dans les bois. Être hanté par le cadavre d'un défunt est enraciné dans la tradition de la région où elle a grandi. Les "meskounates", un terme arabe qui veut dire "être habitées", symbolisent des femmes influencées et pénétrées par une présence bienveillante ou malveillante.

En effet, Hania, est obsédée par l'âme de sa mère, elle la perçoit, elle rêve d'elle, elle la sent et la discerne en tout lieu. Ce passage l'illustre parfaitement:

« Zoulikha restée là, dans l'air, dans cette poussière, en plein soleil... si ça se trouve, elle nous écoute, elle nous frôle ! ». Elle reprend :

- Bien sûr, Zoulikha nous demeurera cachée, mais prête à revenir, pourquoi pas ? » (PP. 52-53)

Hania est à la recherche de la place où le cadavre de sa mère pourrait se reposer. Elle l'exprime sur un ton de lassitude, dans le passage qui suit :

« Pas la moindre trace d'elle sur la pierre, ou dans un fossé, ou sur un tronc de chêne, rien ! » Elle poursuit : « Même sa tombe n'a pas été reconnue » (p.63). Elle déclara, ensuite, d'une voix ferme, qui se sentait plus défavorisée que de simple orpheline, en s'adressant à sa petite sœur Mina, et à l'amie de sa mère : « Ö amie, et toi (elle se tourne avec abandon vers Mina), ma toute petite, je n'ai même pas une tombe où aller m'incliner le vendredi... Une tombe de ma mère, comme tant de femmes de mon âge. » (PP.92-93.)

Hania ne cesse de s'interroger sur cette disparition corporelle et revendique la récupération du corps de sa mère en cherchant la cause de cette attitude incomprise de tous ceux qui sont arrivés après la disparition de sa mère : « Dites-moi, vous qui arrivez si longtemps après : où trouver le corps de ma mère ? » (Ibid., P. 63.)

Parus satisfaits de cette situation, les médias ont été aussi accusés de ne pas avoir joué leur rôle important à la commémoration de cette héroïne disparue, ce que révèlent les propos de Hania, parlant de sa Mère, dans ce passage, elle avoue :

« Zoulikha, vivante aujourd'hui, elle les aurait tous dérangés !... Ils me paraissent parfois - chacun pour des raisons diverses - comme soulagés, c'est le mot, oui, soulagés qu'elle, ma Zoulikha, ait disparu ! » (PP. 90-91.)

Hania n'a pas seulement partagé de nombreuses années aux côtés de sa mère, elle en a également tenu les particularités de son visage. Sa ressemblance frappante avec Zoulikha se manifeste à travers son apparence, une image que tout le monde ne perçoit pas directement, mais qu'il peut reconstruire en observant son corps. Elle le montre de façon significative dans le passage suivant : « Tout le monde, ô Hania, tout le monde dit que tu ressembles à Zoulikha, comme une sœur jumelle ! » (p.50)

L'Effraction Traumatique chez le Personnage de Hania dans "La Femme sans Sépulture" d'Assia Djébar : Une Analyse Psychologique et littéraire.

L'effraction traumatique comme symbole de la souffrance collective

Au-delà de son expérience personnelle, Hania incarne la souffrance des femmes algériennes pendant la guerre, des femmes qui ont souvent enduré la violence en silence. La manière dont elle porte le poids de ces événements fait écho aux récits de nombreuses autres femmes algériennes, dont l'expérience est souvent ignorée ou minimisée. Hania symbolise cette mémoire collective en portant sur elle les stigmates d'une guerre qui a affecté toutes les couches de la société, surtout les femmes qui sont restées dans l'ombre des récits officiels. Elle devient ainsi une figure qui témoigne des douleurs partagées et d'une mémoire traumatique collective, incarnant l'histoire occultée de la guerre.

L'histoire de Hania est celle d'une femme brisée par la violence et la perte, mais aussi d'une survivante résolue à trouver sa voix et sa dignité dans un monde déchiré par le conflit. Les épreuves traumatisantes qu'elle endure, telles que la perte de ses proches, les viols et les tortures, laissent des cicatrices profondes dans son être psychique.

À travers elle, Djébar explore les répercussions profondes de la violence coloniale sur l'identité, la mémoire et la psyché des femmes algériennes. Hania devient le symbole de ces douleurs enfouies et souvent incommunicables, vécues non seulement par elle-même, mais aussi par des générations de femmes marginalisées par le silence historique.

Hania, qui se sent malade et désespérée, verse inconsciemment des larmes devant ces femmes du patio, en se souvenant de sa Mère et en s'exclamant :

« Il Ya des fois où Zoulikha me manque plus vivacement : j'aimerais comprendre pourquoi, si souvent, je suis dans cet état, près de quinze ans plus tard ! (Elle baisse la voix, ajoute : J'en suis habitée ! ».

Le récit de Hania est entrelacé avec ceux des autres femmes algériennes, formant un tissu complexe de voix et de mémoires qui résiste à l'oubli et à la marginalisation, elle affirme :

« Les autres femmes de la ville, aujourd'hui, pensent que je suis fière de Zoulikha. Elles pensent, celles de Césarée, que j'exhibe mon orgueil devant elles, elles qui sont restées presque toutes calfeutrées. Tremblantes certes, mais à l'abri...Zoulikha, non ! » (P. 51)

L'impact des traumatismes sur la psyché de Hania

L'impact de ces traumatismes sur la psyché de Hania est complexe et multifacette. On observe une fragmentation de son identité, des troubles de l'humeur et une lutte constante pour trouver un sens à sa souffrance. Ces effractions traumatiques ne se limitent pas à un moment précis dans le temps, mais se déploient comme un processus évolutif qui influence sa perception du monde et de soi-même.

L'absence de sépulture transforme la mort en un souvenir persistant, une entité spirituelle pour les proches du défunt. Cette présence immatérielle adopte l'apparence d'un être errant, d'une ombre revenant hanter les vivants, privée d'ancrage et de repos. Elle peut même se manifester sous forme d'une illusion, d'une perception altérée de la réalité, semblable aux visions troublantes qui assaillent Hania. Elle se retrouve à dialoguer inlassablement avec elle-même. La narratrice le dévoile dans ce passage :

« Hania s'écoute, silencieuse comme dans une méditation sans fin, la parole en elle coule : à partir d'elle, de ses veines, de ses entailles obscures. » (Djebar, 2002, p. 61)

L'implication de Hania dans la disparition de zoulikha et les circonstances entourant cet événement traumatisant ont eu des répercussions significatives sur sa vie.

Si Hania est impliquée de quelque manière que ce soit dans la disparition de sa mère, elle est accablée par un sentiment de culpabilité et de remords. Même si elle n'est pas directement responsable, elle se blâmait pour ne pas avoir pu empêcher ce qui s'est passé :

« Je n'arrête pas de me demander si j'aurais pu faire quelque chose pour l'empêcher. Je me sens tellement coupable, même si je sais que ce n'est pas entièrement de ma faute. » (P. 88)

Des passages introspectifs nous montrent les pensées tourmentées de Hania alors qu'elle lutte avec ses émotions. Elle l'exprime avec une peine immense : « Chaque nuit, je revis cette scène encore et encore. Je ne peux pas m'empêcher de penser à ce que j'aurais pu faire différemment. La culpabilité me consume. » (Ibid.,)

Hania est hantée par la peur et l'anxiété à la suite de la disparition de la maman. Elle craignait d'être découverte ou d'être elle-même victime de représailles pour son implication présumée. Cette anxiété constante a affecté sa santé mentale et son bien-être général.

L'anxiété et la peur ont contribué à un sentiment de désespoir et de tristesse profonde chez Hania. Elle a du mal à trouver du réconfort ou de la joie dans sa vie quotidienne, et sa santé mentale en a souffert :

« Mon cœur est plein soudain de mélancolie ! J'ai sombré aujourd'hui dans l'aride nostalgie. » (P. 92)

Les événements traumatisants ont pu perturber le sommeil de Hania, provoquant des cauchemars récurrents et des difficultés à s'endormir. Les pensées obsédantes liées à la disparition de Zoulikha ont continué à la hanter même pendant la nuit. La narratrice le montre dans ce passage : « Hania, livrée à une soudaine insomnie, va et vient dans les chambres vides. Elle finit par s'asseoir dans le salon, une faible lampe éclairant sur une table le portrait de Zoulikha. » (P. 48)

Pour Hania, la nostalgie du passé est intimement liée à sa mère, une femme sans sépulture. La perte de cette mère n'est pas simplement un événement personnel pour elle. Elle symbolise aussi une perte pour la communauté et pour la mémoire collective. Cette absence

L'Effraction Traumatique chez le Personnage de Hania dans "La Femme sans Sépulture" d'Assia Djébar : Une Analyse Psychologique et littéraire.

douloureuse pousse Hania à chercher un sens à la disparition de sa mère, ravivant le passé pour en saisir les échos et les répercussions.

Cette nostalgie est marquée, d'une part, par un retour aux souvenirs d'enfance, à la présence maternelle et aux valeurs de résistance que sa mère incarnait, d'autre part, elle est aussi teintée d'une forme de désenchantement, car le passé apparaît comme un espace irrévocable et révolu. La quête de Hania pour comprendre et rendre hommage à Zoulikha révèle les tensions entre souvenir et oubli, entre glorification et douleur. Elle songe : « Ma mère allait et venait tranquille, moi j'avais dix ans, guère davantage ! Zoulikha...peut-être déjà enceinte de Mina, à l'époque où cette visiteuse d'aujourd'hui, alors fillette de deux ou trois ans, riait, pleurait, jouait "de l'autre côté du muret". » (P. 49).

Craignant d'être jugée ou rejetée par les autres, Hania s'est retirée socialement. Elle avait du mal à se confier à ses amis ou à sa famille, elle se sentait isolée dans sa détresse émotionnelle. Sous la domination et la dépendance du fantôme de Zoulikha, elle ne peut plus incorporer ou même adhérer à la vie de sa communauté. Le bruit ou les voix qui proviennent du corps de sa mère l'isolent des autres et vont même jusqu'à lui exiger des efforts énormes, en accomplissant des tâches de tous les jours. Elle a mal, elle exprime sa peine, en disant : « La voix réaffleure en moi, marmonnement incompréhensible [...] gargouillis dans le creux de mon corps. Relève-toi, redresse-toi ! C'est facile, tout doit être facile pour toi, fille de Zoulikha. Descendre pour m'asseoir sous le citronnier ? » (P. 89).

Pour Hania, la dissociation est une barrière qui la protège des émotions accablantes associées aux souvenirs traumatiques. Elle garde ainsi une distance émotionnelle qui la protège mais la coupe en même temps de ses propres sentiments. Djébar décrit cet état de détachement : « Sa voix est distante, son cœur endurci, comme si elle avait éteint une partie d'elle-même pour survivre » (p. 154). En éteignant ses émotions, Hania s'isole du monde émotionnel, un mécanisme de défense qui, bien qu'il l'aide à supporter le poids de son passé, empêche aussi sa guérison.

Hania a pu développer des symptômes de stress post-traumatique, tels que des flashbacks involontaires de l'événement traumatisant, des réactions intenses à des stimuli associés au traumatisme et une hypervigilance constante. Elle avance, d'un air pensif : « Le cimetière de notre cité est si beau, répond Hania. Au sommet, au-dessus des vivants, surplombant la ville et ses terrasses, son port, son phare, chacun de nos morts, chacun reposant là, pourrait se relever, s'il voulait, pour contempler notre panorama. » (Ibid., P. 154)

Dans Le passage suivant Hania, émue par ses souvenirs, s'est fondue en larmes qu'elle a essayé vainement de cacher à cette invitée, en faisant semblant d'aller boire, pour essuyer son visage. La narratrice ingénieuse ayant remarqué tout cela, s'interroge dans ce passage : « Elle

s'asperge la face dans un éclaboussement. Comme si les souvenirs devaient, perles froides sur sa joue, s'écouler vite, vite... » (p.97)

Quand l'effraction traumatique aboutit à une psychosomatique !

Le traumatisme que vit Hania s'impose de manière radicale et paradoxale, en cherchant à préserver le souvenir de sa mère décédée. Elle recrée une illusion de vie, enfermant ainsi la mémoire de cette dernière dans son propre corps. Ce processus devient une forme de réanimation fallacieuse, une tentative désespérée de contrôler ce qui échappe à son pouvoir. Cependant, cette lutte intérieure la paralyse et perturbe son existence. L'effraction traumatique ne se limite pas à l'expérience psychologique ; elle s'étend à son corps, créant un déchirement interne profond, un gouffre où la douleur psychique se manifeste physiquement.

La quête de la mère dans la forêt, symbolique d'une recherche impossible et douloureuse de ce qui est irrémédiablement perdu, marque un tournant dans la vie de Hania. Dès lors, elle sombre dans une dépression profonde, où l'angoisse de la perte se matérialise par des symptômes physiques. Son cycle menstruel, élément crucial de sa féminité et de sa capacité reproductive, devient perturbé. L'absence de menstruations, liée directement à cet événement traumatique, symbolise une forme de stérilité émotionnelle et physique. Ce n'est pas simplement un trouble biologique, mais un signe du retrait intérieur de Hania, qui se retire dans un silence lourd, coupant ainsi les liens avec son propre corps et le monde extérieur.

Ce changement physique reflète l'impact du traumatisme sur l'identité corporelle de Hania, qui ne parvient plus à s'engager dans la vie comme avant. Le vide créé par cette absence de règles devient une métaphore du manque de futur, une incapacité à envisager la possibilité de créer ou de donner naissance à quelque chose de neuf. Sa réclusion dans le silence et son repli sur elle-même en sont des conséquences directes. En refusant toute interaction, Hania se soustrait à l'espoir, à la possibilité même d'un renouveau. Les questions des voisins et des proches, qui s'interrogent sur son incapacité à concevoir, résonnent comme des accusations silencieuses, mais aussi comme des signes de son aliénation et de sa coupure du monde.

La résilience de Hania : entre mémoire personnelle et transmission collective

Bien que profondément marquée par son passé douloureux, Hania laisse paraître une importante aptitude à maîtriser l'épreuve. Elle s'applique à donner à sa souffrance une dimension porteuse de grandeur et de dignité. À travers son parcours, Assia Djébar interroge la manière dont l'identité peut se reconstruire après un traumatisme, où l'acte de se remémorer, de nommer et de témoigner devient une forme de résistance. Ainsi, Hania symbolise la résilience des femmes algériennes qui, malgré les séquelles de la guerre, parviennent à donner un sens à leur vécu et à préserver un héritage de combat et de dignité.

L'auteure explore également la quête de guérison, un processus complexe impliquant la réappropriation du corps et de la parole. Djébar écrit : « Il me faut retrouver ma parole, libérer

L'Effraction Traumatique chez le Personnage de Hania dans "La Femme sans Sépulture" d'Assia Djébar : Une Analyse Psychologique et littéraire.

mon corps de ses chaînes invisibles, pour exister enfin » (Djébar, 1995, p. 134). Cette reconstruction passe ainsi par la réaffirmation de soi à travers la parole et le corps, devenant des outils de résistance face à l'épreuve traumatique.

Hania conserve un espoir persistant, celui de retrouver un jour le corps de sa mère. Elle exprime cette attente avec ferveur : « Si le moindre signe m'était parvenu, oh oui, j'aurais chanté à l'infini : "J'ai trouvé, moi, à force de volonté et de foi, j'ai retrouvé le corps intact de ma mère !" » (Djébar, 2002, P. 63).

Dans *La Femme sans sépulture*, Assia Djébar mobilise différentes techniques narratives pour retranscrire les expériences traumatiques vécues par Hania et d'autres figures féminines. Elle s'appuie sur une narration fragmentée, l'usage de la polyphonie, les ellipses, un langage poétique ainsi que la mémoire collective pour recréer la persistance du trauma. Cette structure immersive plonge le lecteur dans une expérience marquée par le non-dit et les douleurs inexprimées des femmes algériennes.

L'un des éléments majeurs de la narration est la polyphonie, qui permet de donner voix à plusieurs figures féminines relatant chacune leur propre expérience de souffrance et de résilience. Hania, en tant que personnage principal, représente ces voix longtemps réduites au silence. Elle affirme : « Nous sommes les ombres des disparues, de celles qui n'ont pu parler. Chacune de nous porte un fragment de leur silence » (Djébar, 2002, p. 111). Par cette pluralité de récits, Djébar illustre la fusion du trauma individuel et du souvenir collectif, chaque témoignage venant enrichir le récit commun de la guerre et de ses séquelles.

L'histoire est ainsi combinée par des voix qui se superposent et réédifient les souvenirs de Zoulikha. Plusieurs narrations s'imbriquent pour former une trame complexe.

Ces récits polyphoniques mettent en lumière la complexité du destin féminin dans un contexte de perte et de mémoire collective, comme l'indiquent Maury-Rouan, Vion et Bertrand, « cette polyphonie peut prendre la forme du balancement énonciatif dans lequel un locuteur se construit progressivement une opinion par l'adoption successive de points de vue imputables à différents énonciateurs plus ou moins identifiables » (2007, p. 133-158).

Djébar joue également sur le silence, qui devient un outil narratif central pour exprimer l'indicible. Par l'usage d'ellipses, elle laisse des zones d'ombre autour des traumatismes de Hania. Ce procédé est visible dans l'extrait suivant : « Elle ne parle pas de ces nuits-là ; les mots lui manquent, et elle préfère laisser ces souvenirs ensevelis dans l'ombre » (Djébar, 2002, p. 132). Ce silence imposé par la mémoire traumatique permet au personnage de préserver son vécu intérieur, incommunicable aux autres.

En effet, la structure du récit est marquée par une fragmentation qui reflète la mémoire troublée de Hania. Plutôt qu'une narration fluide et linéaire, Djébar opte pour un récit éclaté,

à l'image de l'esprit du personnage, incapable de relier ses souvenirs de manière cohérente. L'auteure écrit : « Les souvenirs resurgissent par bribes, comme des éclats de lumière dans une nuit interminable » (P. 97). Ce mode de narration retranscrit ainsi l'expérience de la mémoire traumatique, où le passé refait surface de manière chaotique et incontrôlable.

Enfin, Djébar emploie un style riche en images et en métaphores afin de traduire l'intensité émotionnelle du trauma. Ce choix stylistique permet de contourner les limites du langage factuel en mettant en scène la souffrance à travers une écriture sensorielle et évocatrice. L'auteure décrit ainsi Hania dans un passage poignant : « Les mots lui échappent, comme un souffle éteint, un murmure étouffé ; elle se perd dans les ombres de son propre esprit » (P. 166).

Cette écriture métaphorique permet de saisir l'essence de l'effraction traumatique, où le langage peine à restituer une douleur insaisissable. Ce processus d'extériorisation du trauma par le langage est mis en exergue lorsque Hania affirme : « Si je parle d'elle, je me soulage, je me débarrasse des dents de l'amertume » (P. 51). Hania poétise les mots en parlant de la recherche du corps de sa mère : « Je ne cessais d'errer jusqu'au crépuscule. Je criais, je me bâillonnais la bouche de mes deux mains pour ne pas hurler ces mots aux oiseaux du ciel. » (P. 63)

Conclusion

Pour conclure, on peut dire que l'effraction traumatique, en tant qu'expérience vécue par des individus et des communautés, se révèle dans la complexité des récits littéraires, où la souffrance, la mémoire et l'identité se croisent.

Dans cette étude, nous avons exploré les dimensions multiples du traumatisme dans la Femme sans sépulture d'Assia Djébar, en montrant comment l'auteure donne une voix aux blessures individuelles et collectives des femmes algériennes. Ces récits, profondément ancrés dans la guerre d'indépendance, reflètent à la fois la violence subie et la force intérieure qui émerge de la douleur, soulignant le rôle important des femmes dans la protection de la mémoire nationale.

À travers le personnage de Hania, Djébar met en exergue les effractions traumatiques qui brisent non seulement les corps, mais aussi les esprits, tout en montrant comment ces blessures déterminent un processus plus large de résilience. Ce travail d'écriture, à la croisée de la mémoire personnelle et collective, transforme les souffrances en une résistance narrative, affirmant la dignité et la présence des femmes dans une Histoire qui tend à les réduire au silence.

En effet, l'écriture apparaît ici comme un espace de reconstruction et de transmission. Djébar nous montre que l'acte d'écrire n'est pas seulement une manière de témoigner, mais aussi de dépasser les traumatismes, de reconstituer des identités brisées et de réaffirmer l'importance de la mémoire comme outil de résistance à l'effacement.

L'Effraction Traumatique chez le Personnage de Hania dans "La Femme sans Sépulture" d'Assia Djébar : Une Analyse Psychologique et littéraire.

Cette étude a permis d'illustrer que la narration devient un moyen de rendre justice aux oubliées de l'Histoire. Par ce biais, l'auteure transforme les blessures en une force motrice, offrant aux générations futures des récits porteurs de sens, de solidarité et de guérison.

L'analyse des traumatismes et des stratégies de résilience dans *La Femme sans sépulture* nous invite à repenser la manière dont la littérature peut se faire le miroir des douleurs collectives tout en offrant une voie de rédemption et de réaffirmation identitaire. Ce travail ouvre également des perspectives sur l'étude des liens entre écriture, mémoire et transmission dans d'autres contextes postcoloniaux, où les voix marginalisées continuent de chercher une reconnaissance.

Références bibliographiques

- Amrane-Minne, D. (2003), *Femme, mémoire et résistance : Une lecture d'Assia Djébar*, *Revue des études féministes*, 25(3), 45-62.
- Bhabha, H. K. (1994), *Les lieux de la culture : une théorie postcoloniale*, Paris, Éditions Payot & Rivages.
- Caruth, C. (1996), *Expérience non revendiquée : Traumatisme, récit et histoire*, Johns Hopkins University Press.
- Cherifati-Merabtine, D. (1994), *L'économie politique de la libération des femmes : Femmes et révolution en Algérie*, *Gender & Society*, 8(4), 494-510.
- Djébar, A. (1985), *L'Amour, la fantasia*, Paris, Albin Michel.
- Djébar, A. (1995), *Vaste est la prison*, Paris, Albin Michel.
- Djébar, A. (2002), *La femme sans sépulture*, Albin Michel.
- Felman, S., & Laub, D. (1992). *Témoignage : Crises du témoignage dans la littérature, la psychanalyse et l'histoire*, Routledge.
- FERENCZI, S. [1934] (2014), *Le Traumatisme*, Paris, Payot & Rivages.
- FREUD, S. [1939a], *L'homme Moïse et la religion monothéiste : trois essais*, traduit de l'allemand (Autriche) par Cornélius Heim, 1993, Paris, Gallimard. Collection folio Essais.
- Gallagher, M. (2009), *Assia Djébar : Écrire le traumatisme de la guerre d'Algérie*, *Journal of North African Studies*, 14(2), 1-17.
- <https://doi.org/10.1080/13629380902732872>, consulté le 15/02/2024.
- Herman, J. L. (1992), *Traumatisme et guérison : Les conséquences de la violence — de la maltraitance domestique à la terreur politique*, Basic Books.
- Hiddleston, J. (2006), *Assia Djébar: Sortir de l'Algérie*, Liverpool University Press.

- Kaiser, K. (2014), Traumatisme postcolonial et mémoire : Le cas des écrivaines d'Afrique du Nord, *Journal of Postcolonial Writing*, 50(3), 276-289. <https://doi.org/10.1080/17449855.2014.896252>, consulté le 03/03/2024.
- LaCapra, D. (2014), *Écrire l'histoire, écrire le traumatisme*, Johns Hopkins University Press.
- Maury-Rouan et Vion, Bertrand. (2007), *Voix de discours et positions du sujet. Dimensions énonciative et prosodique*. CNRS, Cahiers de praxématique.
- Marks, L. U. (2000), *La peau du film : Cinéma interculturel, incarnation et les sens*, Duke University Press.
- Mortimer, M. (2001), Assia Djébar : Écrire le corps postcolonial, Dans A. Majumdar & J. McClintock (Éds.), *Littératures postcoloniales* (pp. 237-255), Blackwell.
- Nora, P. (Éd.). (1984–1992), *Les lieux de mémoire* (Vols. 1–3), Gallimard.
- Ricoeur, P. (2000), *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Seuil.
- Rothberg, M. (2009), *Mémoire multidirectionnelle : Se souvenir de l'Holocauste à l'ère de la décolonisation*, Stanford University Press.
- Said, E. W. (1978), *L'orientalisme*, Pantheon Books.
- Shepard, T. (2006), *L'invention de la décolonisation : La guerre d'Algérie et la refonte de la France*, Cornell University Press.
- Zimra, C. (1999), Par ses propres mots : Les structures circulaires de *Vaste est la prison* d'Assia Djébar, *Research in African Literatures*, 30(3), 121-136.